

Brèves littéraires

Brèves

Les passeroses

Serge Cloutier

Volume 11, numéro 3, hiver–printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, S. (1997). Les passeroses. *Brèves littéraires*, 11(3), 86–88.

SERGE CLOUTIER*Les passeroses*

C'est l'après-midi d'un été de canicule et le vent a pris congé.

Il s'applique à étendre la peinture au rouleau sur la partie inférieure d'un mur. Elle peint le linteau de la porte, le bout des pieds dressé sur la deuxième marche de l'escabeau. Ils ne se sont pas dit un mot depuis cinq minutes. Elle sait qu'il l'examine. Il frôle ses fesses chaque fois qu'elle se retourne pour replonger son rouleau dans le bac. Il aspire péniblement le peu d'air qui circule dans la chambre malgré les fenêtres grandes ouvertes. Il est torse nu. Quelques gouttes de peinture *pivèlent* ses mains, son jeans. La pièce sent le latex qui, comme un soporifique, attiédit par instant son désir. Il moule sa main en coupole inversée et l'appuie, le temps d'un frisson, sur son sein droit. Il reprend le travail. Elle a l'oeil courroucé, mais sa voix dit le contraire des mots qu'il entend : « Arrête, tu m'énerves ! » Il s'agit moins d'un agacement que d'une excitation mal traduite.

Et il va recommencer son manège.

Il a marqué un point, fait un toucher. Il sourit béatement parce que c'est de cela dont on parle dans le journal qui recouvre le plancher au bas de la plinthe, « un atelier de toucher thérapeutique... ». Son geste était celui d'une longue et belle amitié, intime, thérapeutique : peut-être !

Il est trop près d'elle pour ne pas recommencer malgré le danger. Il aime cette provocation, ce duel à finir. Il aurait voulu s'y livrer bien avant, mais il craignait que les liens entre eux ne s'effiloquent, ne se rompent. Qu'y aurait-il de mal à se rapprocher davantage ? C'est le mot sexe qui le torture : ses deux voyelles, ses deux consonnes, la séparation en deux corps, le désir de faire un. Et ça, l'amitié l'interdisait.

Elle vit avec quelqu'un, absent pour quelques jours, et il en profite comme il peut. Ils sont en rase campagne, à des milles des autres humains. À peine entendent-ils le bourdonnement de l'autoroute, le long gémissement du Boeing qui s'apprête à atterrir.

Il est seul avec son désir, son trouble, le sien.

Encore une passe dans le bac et il glisse sa main sous le tube de son jeans. Il lui caresse le mollet et se retire tout doucement. Elle fait semblant qu'elle n'a rien senti. Il sait et elle sait que ça tuera leur amitié.

Il repasse son rouleau au même endroit pour la quatrième fois. Il est exaspéré. Il se dédouble, monte sur la première marche, elle se retourne et serre sa tête sur sa poitrine. Il l'enserme et la porte sur le lit déménagé au salon. Le grand jardin derrière la fenêtre est plein d'iris et de passeroles qui courent jusqu'au pommier. Il sue, voit des chérubins qui la déshabillent lentement. Il regarde les petits sillons laissés sous ses seins par les élastiques du soutien-gorge. Ses seins roses comme les murs et les plafonds de toute la maison sont parsemés d'éphélides aux couleurs des blés. Ils s'enveloppent dans le duvet de leurs peaux.

Il croit rêver, soûlé par les vapeurs de latex, mais c'est presque ce qui se passe. Elle le laisse la soulever en se tenant bien raide, comme pour protester. Elle plante ses ongles sous ses omoplates, sans plus. Elle murmure des : « Non, il ne faudrait pas... On va trop loin... Je ne peux pas... Il faut s'arrêter... Il est encore temps. »

Le vent entre dans la maison.

Sous lui, elle ferme les yeux puis les ouvre comme de petits sémaphores. Elle souhaite l'arrivée inopinée d'un visiteur, d'un colporteur... de son ami encore ! Elle bascule son bassin violemment, d'un geste animal. Ses yeux pers, gris-vert et émeraude, le supplient de il ne-sait-plus-quoi. Il écume, attend, indécis. Elle attrape sa nuque et il tombe sur sa bouche mouillée. Sa langue devient un sucre fondant qu'ils se partagent en une douce alchimie. Leurs bassins se soudent et tanguent. Son souffle affolé court dans son cou.

Puis elle résiste et se cabre. Il hésite. Il voit de minuscules larmes de désir éperdu glisser sur le rebord de sa paupière et se pendre à ses cils. Il regarde comme à travers

l'oeil d'une loupe les petites bulles de sueur sur son front. Il est tout muscle tendu et douceur sur ses lèvres, sur sa gorge. Elle est toute attente et tourment lorsqu'elle murmure d'une voix feutrée : « Je ne peux pas, je ne peux pas », mais si bas, si bas... que l'Amitié a beau tendre l'oreille...